



HAL
open science

Les savoirs sur les pratiques langagières féministes et LGBTQI entre académie et militantisme

Noémie Marignier

► **To cite this version:**

Noémie Marignier. Les savoirs sur les pratiques langagières féministes et LGBTQI entre académie et militantisme. Cahiers de l'ILSL, 2019. hal-02165401

HAL Id: hal-02165401

<https://hal.science/hal-02165401>

Submitted on 25 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les savoirs sur les pratiques langagières féministes et LGBTQI entre académie et militantisme

Noémie Marignier
Docteure en Sciences du Langage
CLESTHIA (Paris 3)/Pléiade (Paris 13)

Cet article propose de s'intéresser aux relations entre savoirs militants féministes et LGBTQI¹ sur le langage et savoirs linguistiques sur le genre. Le féminisme et les mouvements LGBTQI, particulièrement dans leurs productions écrites en ligne, sont caractérisés par leur attention toute particulière au langage (Blandin 2017). Dans ce cadre, cet article propose de s'intéresser aux savoirs militants féministes et LGBTQI produits sur la langue. Ces discours de savoir soulèvent en effet plusieurs enjeux pour une analyse du discours qui voudrait s'interroger sur la légitimité des savoirs sur le langage. D'un côté, l'analyse du discours, notamment autour de la question des savoirs *folk* ou profanes, a exposé l'intérêt de ne pas séparer savoirs académiques et profanes, mais plutôt de les intégrer à l'analyse selon un continuum (Achar-Bayle & Paveau 2008). D'un autre côté, l'épistémologie féministe, autour de la théorie des points de vue (Harding 1986, 1991) et des savoirs situés (Haraway 2007[1988]), nous apprend que la production des savoirs académiques est nécessairement située, notamment par rapport à la position sociale de la chercheuse², et qu'il faut questionner sérieusement le caractère prétendument neutre des savoirs académiques. En cela, ces théories insistent sur le fait que la chercheuse et ses savoirs ne sont pas coupés du monde social, qu'ils s'y inscrivent, et qu'il faut apprendre « à voir d'en bas » (Haraway 2007[1988] : 119) et intégrer les points de vue minorisés des locutrices plutôt que les rejeter dans une position de non-objectivité.

De manière plus personnelle, cet article naît d'une interaction avec une écrivaine féministe sur Twitter, Lizzie Crowdagger, qui, découvrant que j'avais cité un de ses billets de blogs dans un article consacré à la critique de l'utilisation des catégories identitaires du genre (Marignier 2017), a déploré que je ne la cite pas en « théoricienne »³. J'ai été particulièrement interpellée par ce que disait cette twitteuse. En effet, les écrits de cette écrivaine-blogueuse-twitteuse-théoricienne, que je suis sur les réseaux sociaux depuis plusieurs années, m'ont parfois mis sur la voie de travaux de recherche sur la question des identités, et m'ont aidé à formuler des questions d'analyse, au même titre que certaines lectures plus classiques. Dans cette perspective, il me semblait que la critique qu'elle m'adressait était juste, et cela a constitué pour moi une réflexion sur les possibilités d'intégration des savoirs militants aux savoirs académiques. C'est donc également pour cette raison que

¹ Sigle pour *Lesbiennes, Gays, Bisexuel·les, Transgenres, Queers, Intersexes*

² Dans la perspective d'une réflexion sur les écritures de la recherche, cet article est rédigé au féminin générique.

³ L'échange est consultable à cette adresse :

<https://twitter.com/Crowdagger/status/853459478611722241>. Tous les liens sont consultés le 26/02/2018.

j'aimerais me pencher sur les possibilités et les enjeux d'une prise en compte des savoirs militants féministes et LGBTQI sur le langage.

Ainsi, en partant de ces interrogations sur la production du savoir, à la fois dans et hors de l'académie, j'appréhenderai un corpus de billets de blogs présentant des métadiscours sur la question de la langue. Ma démarche sera celle de l'analyse du discours informée par l'épistémologie féministe. Plus précisément, cet article propose de s'interroger sur les manières dont les savoirs académiques et militants interagissent : il s'agira moins de s'interroger sur les aspects éthiques de la prise en compte de ces savoirs que sur ses aspects épistémiques. En cela, cet article se veut principalement descriptif et méthodologique : il sera dès lors question de montrer en quoi les savoirs militants ont des frontières poreuses avec les savoirs académiques, et partant, de se demander comment on peut intégrer ceux-ci dans l'analyse académique. Si la contribution s'intéresse aux savoirs militants féministes et LGBTQI constituant mon terrain de recherche, il me semble que les réflexions soulevées ici peuvent s'appliquer à d'autres types de savoirs militants.

Par ailleurs, je place ma réflexion dans le champ de l'analyse du discours tel qu'il se voit réinterrogé par les pratiques numériques. L'analyse du discours a eu tendance à constituer des corpus le plus souvent écrits, sans entretenir de liens avec les locutrices qui produisent ces discours. Ce positionnement semble moins évident dans un contexte où l'accessibilité des savoirs sur le web ainsi que l'intense production de discours plus ou moins savants dans les espaces numériques rend poreuse et complexe la constitution de corpus d'études produits uniquement en dehors de l'université et sans liens avec elle. Plus précisément, du fait du développement du numérique, les liens que les chercheuses tissent avec les locutrices des discours étudiés se font plus étroits : les locutrices ont accès et lisent les productions scientifiques (ce qui implique qu'elles soient mises en ligne), et les interactions chercheuse-locutrice sont rendues plus faciles. Ainsi, les questions des liens avec les locutrices-enquêtées, plus communes aux chercheuses pratiquant l'ethnographie (Broqua 2009 ; Fassin & Bensa 2008) semblent se poser de manière nouvelle à l'analyse du discours à l'heure de la multiplication des échanges et des ressources numériques.

1. Les discours sur la langue dans le féminisme et les mouvements LGBTQI

Il faut en premier lieu convenir de ce que l'on entend par discours féministes de savoirs sur la langue, et plus généralement s'entendre sur ce qu'est un savoir. Il paraît également nécessaire de revenir sur les liens entretenus entre savoirs académiques et militants, notamment dans le cadre des mondes numériques.

1.1. Féminisme, queer, savoirs

Le fait que les milieux féministes et LGBTQI s'intéressent aux questions de langue et de discours n'est pas nouveau, ni spécifique aux mondes numériques. On peut ainsi évoquer le travail sur les insultes et les dénominations d'un groupe activiste comme Queer Nation (Butler 2009 [1993] ; Lorenzi 2017) dans le monde anglophone au début des années 1990, ou encore les pratiques d'« écriture inclusive », qui, avant d'être un enjeu de recherche universitaire sur le marquage du genre était un enjeu féministe notamment dans les milieux libertaires (Abbou 2011), sans même mentionner la

pratique du slogan (Gérardin-Laverge 2018). Tous ces discours, et les métadiscours qui y sont associés, constituent des ressources précieuses en ce qui concerne les savoirs sur la langue, ce qu'Abbou appelle « critique pratique » (Abbou 2017). Les justifications et explications des pratiques langagières que l'on trouve dans ces métadiscours constituent à mon sens des savoirs sur la langue : s'ils ne peuvent être envisagés comme savoirs académiques, on peut tout à fait considérer ces savoirs militants en tant qu'ils sont des savoirs expérientiels sur la langue, savoir étant défini ici au sens lâche comme la mise en discours d'un ensemble de connaissances réfléchies et articulées autour d'une thématique : la langue. Il s'agit donc, premièrement, de ne pas limiter le savoir à la science. En cela, je m'appuie sur la conception foucauldienne du savoir :

Un savoir, c'est ce dont on peut parler dans une pratique discursive qui se trouve par là spécifiée : le domaine constitué par les différents objets qui acquerront ou non un statut scientifique [...] ; un savoir, c'est aussi l'espace dans lequel le sujet peut prendre position pour parler des objets auxquels il a affaire dans son discours [...] ; un savoir, c'est aussi le champ de coordination et de subordination des énoncés où les concepts apparaissent, se définissent, s'appliquent et se transforment [...] ; enfin un savoir se définit par des possibilités d'utilisation et d'appropriation offertes par le discours [...]. Il y a des savoirs qui sont indépendants des sciences (qui n'en sont ni l'esquisse historique ni l'envers vécu), mais il n'y a pas de savoirs sans une pratique discursive définie ; et toute pratique discursive peut se définir par le savoir qu'elle forme. (Foucault 1969 : 246-247)

En regard d'une telle définition du savoir, la mise en relation des savoirs académiques et des savoirs militants sur la langue apparaît cruciale. Là encore, le phénomène, en ce qui concerne le féminisme, n'est pas nouveau : d'une manière générale, les savoirs militants et académiques ont tendance à circuler et on observe cela également sur la question spécifique du discours/langue. Pour reprendre un exemple vu plus haut, on peut parler de la mise en discours de *queer*, reprise ensuite par Butler (1993) ou de Lauretis (1991) dans des articles théoriques. La pensée *queer* avant d'être développée par ces auteures, notamment autour de la question de la resignification du stigmaté, émerge dans les espaces militants. Ainsi, le groupe Queer Nation énonce en 1990 « Yeah, queer can be a rough word but it is also a sly and ironic weapon we can steal from the homophobic's hands and use against him » (Lorenzi 2017), analyse qui sera reprise et prolongée dans les travaux de Butler à partir de 1993⁴. Loin d'y être hermétique, la théorie (académique) butlérienne se nourrit des pratiques et des réflexivités militantes *queer* sur ces pratiques.

La question des liens entre académie et militantisme se pose par ailleurs de manière accrue dans la mesure où les savoirs féministes ont remis en question la neutralité du savoir académique, ainsi que les frontières des positions de chercheuses et de militantes. Ce sont notamment ce type de liens qu'il m'intéresse d'étudier et de conceptualiser, en interrogeant la façon dont le féminisme en ligne configure différemment le rapport au savoir.

⁴ Sur la question de la réappropriation des théories militantes par l'académie en ce qui concerne le *queer*, notamment en France voir Bourcier (2011), « Théorie queer de la première vague et politiques du disempowerment : la seconde Butler ».

1.2. Féminismes en ligne et discours de savoir

Le web permet une importante production de discours, notamment depuis des positions marginalisées, ou en tout cas normalement non légitimées en ce qui concerne la production de savoir. En ce sens, il casse « l'ordre du discours », comme l'expliquent Achard-Bayle et Paveau :

L'augmentation du niveau de connaissances des individus dû en particulier au développement des nouvelles technologies, la disponibilité accrue des savoirs dans les publications traditionnelles ou électroniques, la surdiffusion de l'information sur des supports multiples, en particulier gratuits, tous ces phénomènes (qui concernent, nous ne l'ignorons pas, surtout les pays développés), contribuent à l'augmentation des savoirs des individus, et donc à un certain effacement des différences entre professionnels du savoir (que sont les universitaires par exemple) et détenteurs profanes de savoirs ou de savoirs profanes. (Achard-Bayle & Paveau 2008 : §2)

Le web, en tant qu'il permet la production, la diffusion et la circulation de textes rédigés par des locutrices ordinaires est alors un lieu où peuvent se déployer la mise en discours des savoirs profanes sur la langue. Le procédé ne se limite pas aux savoirs féministes sur la langue bien entendu, l'on peut néanmoins noter que les militantes féministes et LGBTQI se sont particulièrement emparées de cette ressource, notamment au travers du blogging, de posts sur les réseaux sociaux, mais aussi par un travail sur la plurisémiotité, l'hypertextualité, etc. (Paveau 2017b). Pour la chercheuse, ce que permet le numérique, c'est dès lors la possibilité de récolter la trace d'un travail sur les catégories, les discours, les slogans, etc. qui demeure particulièrement accessible en ligne.

Sans prétention d'être exhaustive, je me concentrerai ici sur des questions langagières et discursives qui me semblent occuper une place importante dans les discours féministes/queer aujourd'hui. J'essaierai dans la suite de la contribution de dresser une brève typologie de ces discours de savoir en prenant pour axe de classification les questions de langue qui y sont traitées. Seront donc considérés ensemble des textes qui appartiennent à différents courants du féminisme/queer, et qui peuvent parfois s'opposer ou défendre des positions radicalement différentes, mais qui, et c'est donc mon critère, peuvent traiter dans leurs textes des mêmes problématiques langagières.

Tout d'abord, et bien avant le débat sur l'écriture inclusive, existe tout un discours sur la langue elle-même, et sur la manière de marquer grammaticalement le genre. C'est ainsi qu'on trouve des billets de blog intitulés « Écrire inclusif #1 : « Coucou, c'est la facteure ! »⁵, « Pourquoi féminiser notre langage est important »⁶

⁵ L'article, longtemps en ligne à l'adresse <http://lechodessorcier.es.net/ecrire-inclusif-1-coucou-cest-la-facteure/>, a été supprimé. Une version a été publiée dans la revue militante papier Miroir/Miroirs, n°5 (https://www.desailessuruntracteur.com/Re-inventer-nos-sexualites-Par-les-arts-la-pornographie-les-feminismes-Miroir-Miroirs-Numero-5_a170.html)

⁶ <http://superfeministe.blogspot.fr/2017/05/pourquoi-feminiser-notre-langage-est.html>

ou encore « 5 arguments (idiots) contre l'écriture inclusive »⁷. Les posts de blogs mentionnés se concentrent sur la manière dont on peut donner à voir le féminin dans la langue. Mais on trouve également, du côté des communautés militantes « non binaires », des textes qui cherchent à théoriser une neutralisation de la langue française, c'est-à-dire qui réfléchissent à la possibilité d'effacer la marque du genre en français (par exemple à travers des pronoms dits neutres comme *ul*). C'est le cas du post « Petit dico de français neutre/inclusif »⁸ ou du wiki « Sur l'extension des genres grammaticaux en français »⁹.

On trouve également tout un travail lexicographique qui vise à présenter les lexèmes utilisés dans le monde militant. Cela concerne aussi bien le vocabulaire militant, autour des définitions de lexèmes propres au monde militant féministe et LGBTQI comme *cissexisme* ou encore *grossophobie*¹⁰, que le vocabulaire des identités sexuelles et de genre, par exemple dans le post « Les genres »¹¹ qui répertorie un certain nombre de catégories identitaires de genre et leur définition.

Ce travail lexicographique se double d'un certain nombre de textes de réflexion sur les catégories et dénominations les plus à même de mener l'action militante. C'est le cas du post « Parler des transidentités »¹² par exemple qui présente toute une réflexion sur les dénominations considérées comme les plus adéquates et les moins stigmatisantes pour parler de la transidentité. De la même manière, à mi-chemin avec les textes lexicographiques évoqués précédemment, on trouve des posts dévolus à lister et réfléchir à la question de l'insulte. Ces textes présentent des mots qui sont considérés comme insultants, et expliquent également en quoi ils sont insultants en se livrant à une réflexion sémantico-pragmatique. On peut en donner comme exemple le post « Enculé ! Injure et pratique sexuelle. Mais qui est insulté.e ? »¹³

Enfin, plus rares mais extrêmement intéressants, on observe un certain nombre de posts de blogs qui se livrent à des analyses sémantico-discursives de textes de presse ou qui tentent d'analyser la circulation du sens des lexèmes et expressions utilisés dans les communautés militantes ou au-delà. C'est le cas du texte « Violence conjugale, le poids des mots »¹⁴ qui observe et critique la manière dont sont nommées les dites violences dans la presse ; ou encore du texte « Réflexion sur les usages du mot safe »¹⁵ qui s'interroge sur les différents sens et utilisations contextuelles de *safe* dans les milieux militants.

Cette typologie pourrait se poursuivre : par ailleurs, on note que certains textes peuvent appartenir à plusieurs des catégories présentées ci-dessus, les frontières n'étant pas hermétiques.

⁷ <https://www.toutestpolitique.fr/2017/09/26/arguments-idiots-ecriture-inclusive/>

⁸ <http://uniqueensongenre.eklablog.fr/petit-dico-de-francais-neutre-inclusif-a120741542>

⁹ https://www.culture-libre.org/wiki/Sur_l'extension_des_genres_grammaticaux_en_fran%C3%A7ais

¹⁰ Par exemple :

<https://www.facebook.com/groups/1518754401703050/permalink/1747390568839431/>

¹¹ <http://journaldemuti.over-blog.com/2016/04/les-genres.html>

¹² <https://ewiefairy.wordpress.com/lexique/transidentite/>

¹³ <http://www.theholyculotte.com/2016/04/encule-ou-le-poids-des-mots/>

¹⁴ <http://www.cequeleventmurmure.com/post/2017/06/Violence-conjugale%2C-le-poids-des-mots>

¹⁵ <https://chosesaleatoires.wordpress.com/2015/04/27/reflexion-sur-les-usages-du-mot-safe/>

2. Caractéristiques textuelles-discursives des savoirs militants en ligne

Les discours de savoir militant sur la langue que l'on observe en ligne utilisent parfois des ressources textuelles-discursives proches des textes académiques. S'ils possèdent également des spécificités propres à l'écriture du post de blog, c'est ici leurs liens de parenté avec les textes académiques linguistiques qu'on se propose de considérer en ce qu'ils éclairent les rapports existant entre différents savoirs.

2.1. Mention et utilisation de ressources académiques

Tout d'abord, on remarque des textes qui s'appuient sur des ressources académiques, et les mentionnent en bibliographie. C'est le cas du texte « Écrire inclusif #1 : « Coucou, c'est la facteure ! » qui mobilise des travaux de chercheuses spécialistes des questions de genre et de langue, comme on peut le voir dans la bibliographie ci-dessous :

Bibliographie et sitographie

- une thèse sur l'antisexisme dans les textes libertaires : Julie Abbou. *L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : pratiques d'écriture et métadiscours*. Linguistics. Université de Provence – Aix-Marseille I, 2011. French. <tel00643802>
- le site de la délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF)
- Anne-Marie Houdebine-Gravaud, « Insécurité linguistique, imaginaire linguistique et féminisation des noms de métiers », in Pascal Singy, *Les femmes et la langue*, éditions Delachaux et Niestlé, 1998
- Edwige Khaznadar, *Le féminin à la française*, éditions L'Harmattan, collection Questions contemporaines, 2002
- Patricia Niedzwiecki, *Au féminin ! Code de féminisation à l'usage de la francophonie*, éditions A.-G. Nizet, 1998
- Monique Wittig, *Les Guérillères*, 1969
- Marina Yaguello, « Y a-t-il un français politiquement correct ? », in Pascal Singy, *Les femmes et la langue*, éditions Delachaux et Niestlé, 1998
- un article du blog [ça fait genre](#)
- le texte d'une [pétition sur la grammaire antisexiste](#)

La bibliographie ci-dessus, si elle est relativement courte, présente des travaux de référence (notamment ceux d'Abbou, Houdebine, Khaznadar, Yaguello) qui seraient attendus dans un article sur les questions de féminisation de la langue. D'autre part, certains textes comportent des bibliographies mixtes, c'est-à-dire comportant à la fois des références à des travaux universitaires et à des blogs/sites militants. Enfin, certains textes ne se réfèrent qu'à des sites militants. Ces différentes manières de présenter les sources configurent différents réseaux intertextuels : les textes produits (ainsi que leurs autrices) apparaissent plus ou moins « proches » des ressources académiques, ou en tous cas liés à celles-ci. Il faut également noter qu'à côté de ces bibliographies traditionnelles, beaucoup de textes se réfèrent aux ouvrages par des liens hypertextes. En cela, si les textes sont sourcés, souvent par des travaux académiques, la mise en forme peut-être propre aux usages du web (Paveau 2017a). C'est le cas dans l'extrait suivant, issu du texte « Auteur, auteure ou autrice »¹⁶ :

¹⁶ <http://www.audreyalwett.com/auteur-auteure-ou-autrice/>

Edit 25 février 2017 : cet article ayant un succès qui me laisse encore perplexe, et n'ayant plus l'occasion de le matraquer sur ma page FB ou dans les commentaires de cet article, je précise que vous trouverez toutes ces informations et bien d'autres détails encore plus croustillants dans deux petits chefs d'oeuvre aux éditions iXe, avec la très grande universitaire Éliane Viennot en tant qu'autrice : *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !* et *L'Académie contre la langue française – le dossier « féminisation »*. Je précise que ce sont des travaux universitaires et que la moindre ligne est donc étayée par une source.

Les textes militants présentent parfois aux côtés de ces bibliographies (hypertextualisées ou non) des restitutions de savoirs universitaires sur la langue, qui viennent étayer les argumentaires :

Comme le mentionne Maria Yaguello dans son livre *Les mots et les femmes*, ces rapports se reflètent dans le langage utilisé au quotidien par un groupe de personnes et nous renvoie une certaine image de la société et des rapports de force qui la régissent. Ainsi, l'opresseur dispose généralement d'un registre de mépris beaucoup plus grand que son subalterne.¹⁷

2.2. Utilisation de la terminologie linguistique

Un autre point qui caractérise ces textes sur le discours et la langue est l'utilisation de la terminologie linguistique, au sens de discours métalinguistiques et non de discours épilinguistiques (Culioli 1990). Dans le texte « *Ecrire inclusif #1* », on trouve ainsi les remarques suivantes :

La formation des féminins en *-euse* a lieu lorsque le substantif correspond à un verbe en général : « danseuse » vient de « danser », « chercheuse » de « chercher »

L'utilisation de la terminologie linguistique est plus ou moins précise cependant. On trouve ainsi sur la page Facebook « *Les mots non-admis de Répondons* »¹⁸, qui liste et explique les mots à éviter sur le groupe Facebook :

En règle générale, tous les mots se terminant par le suffixe " *-asse*" (quand le mot est mis au féminin hein, « dégueulasse » ou « fougasse » ne rentrent pas dedans ;)) : de base, ce suffixe est péjoratif et renvoie à des réflexes sexistes. Vaut aussi pour la plupart des mots qui ne se déclinent pas au masculin : *mégère, *pimbêche.

Si le phénomène décrit – valeur péjorative du suffixe *-asse*, spécifiquement dans les dérivés du type ADJ + *-asse* formant des noms renvoyant à une femme comme *bêtasse* ou *blondasse* – est partiellement exact, on note néanmoins une certain

¹⁷ <https://jesuisfeministe.com/2010/11/23/du-sexisme%E2%80%A6meme-dans-les-insultes/>

¹⁸ <https://www.facebook.com/notes/r%C3%A9pondons-/les-mots-non-admis-de-repondons-et-pourquoi-ils-ne-sont-pas-safe/1644378542473968>

imprécision dans le phénomène décrit, dans la mesure où « tous les mots féminins se terminant par le suffixe “-asse” » ne sont pas sexistes (par exemple *vinasse*). À noter également la reprise d’une convention typiquement linguistique, celle de l’astérisque pour noter un énoncé qui ne peut se dire, en détournant la convention qui sert normalement à noter des énoncés mal formés pour noter des énoncés qui contreviennent à l’éthique féministe.

2.3. Descriptions et prescriptions des pratiques langagières

On peut encore noter que certains de ces textes sont caractérisés par le recours à des descriptions souvent fines de pratiques discursives ou langagières, là encore en utilisant une terminologie linguistique plus ou moins précise :

Le terme *Trigger warning* est utilisé en français ainsi que d’autres synonymes anglophones et francophones tels que : *activation warning* (avertissement d’activation), avertissement, *content warning* (avertissement de contenu), déclencheur, *stress warning* (avertissement de stress) ou encore l’abréviation *tw*. Le terme est issu du milieu psychiatrique où le déclencheur fait référence à un état de stress post-traumatique. Une liste ciblant les contenus provoquant suit parfois l’avertissement. « Avertissement de déclenchement (Dictionnaire personnel du féminisme) »¹⁹

Les acceptions du mot [safe] se multiplient, il peut venir qualifier tour à tour des personnes, des espaces virtuels ou réels, des moments, des textes. Dans le même temps son versant négatif le « non-safe » va venir s’accoler à autant de situations ou de personnes. Il est à noter que si la qualification de safe peut facilement être remise en question, le non-safe l’est beaucoup moins, il sonne plus comme un verdict définitif.²⁰

Ces descriptions doivent être contrastées avec des discours beaucoup plus prescriptifs avec lesquelles elles coexistent souvent. Ainsi, dans le post consacré au suffixe *-asse* évoqué plus haut, la description sert à proscrire précisément les usages de certains termes. On observe également des discours qui passent rapidement de la description à l’évaluation axiologique :

Venant de « cul » précédé du préfixe « en » (qui signifie « mettre dans »), l’injure enculé vient de la pratique sexuelle « mettre dans le cul ». Cette utilisation d’enculé comme injure m’exaspère.

2.4. Porosité texto-discursive des savoirs académiques et militants

Les textes considérés se placent donc sur un continuum : de ceux qui n’utilisent aucune de référence académique à ceux qui en utilisent beaucoup ; de ceux qui sont essentiellement descriptifs à ceux qui sont essentiellement prescriptifs, toute combinaison étant possible. Ce qui s’avère particulièrement intéressant et délicat lorsqu’il s’agit de traiter ces discours comme des discours de savoirs, est

¹⁹ <https://biscuitsdefortune.com/2015/06/03/avertissement-de-declenchement-dictionnaire-personnel-du-feminisme/>

²⁰ <https://chosesaleatoires.wordpress.com/2015/04/27/reflexion-sur-les-usages-du-mot-safe/>

justement le fait que coexistent plusieurs pratiques : mentions et usages, discours descriptif et discours prescriptif, discours de savoir et discours d'opinion, etc.

Les ressources textuelles-discursives-intellectuelles du savoir académique sont mobilisées dans d'autres espaces discursifs que l'université. La frontière entre textes scientifiques et militants est néanmoins le plus souvent très visible ; recours à l'humour, prises de position explicites, récits d'anecdotes personnelles. Dans ces textes, s'observent des genres extrêmement hétérogènes. Pour autant, ils n'en constituent pas moins des discours qui disent quelque chose de la langue, qui essaient de formuler des savoirs sur la langue, en mobilisant un certain nombre d'outils conceptuels pour penser/observer/analyser celle-ci. Aussi, il semble que ces savoirs n'ont pas à être discrédités d'avance. Il s'agit à présent de se demander sous quelles modalités et sous quelles formes intégrer ces textes aux savoirs académiques sur la langue et le discours.

3. Enjeux de la prise en compte des savoirs militants dans les savoirs académiques

J'aimerais me concentrer dans cette section sur la question de la prise en compte des savoirs militants dans les textes académiques, en effectuant un mouvement retour par rapport à la section précédente qui essayait de rapprocher les textes militants des textes académiques. L'idée n'est en effet pas de considérer naïvement ces discours de savoirs non académiques comme prêts à l'emploi, en effectuant un virage à 180° par rapport à la posture qui consiste à simplement les ignorer. Il s'agit donc de s'interroger sur les manières dont on peut les intégrer à l'analyse, sur quels critères et sous quelles modalités. En essayant de réfléchir précisément à cette dimension d'intégration, je m'inscris dans une perspective « intégrationniste », c'est-à-dire que j'adopte « une position anti-éliminativiste, qui intègre la scalarité des savoirs linguistiques (du savoir scientifique le plus « dur » au savoir folk le plus « doux ») » (Paveau 2008 : §31).

3.1. La question de la validité des savoirs

Un premier type d'enjeux concerne la validité des savoirs militants sur le langage. La question se pose particulièrement lorsque la chercheuse travaille sur des pratiques discursives qui sont très peu documentées dans le monde académique, voire pas documentées du tout. Dans ces cas, l'intégration des savoirs militants sur le discours peut s'avérer extrêmement précieuse, et même nécessaire. Se pose alors la question de la valeur qu'on peut accorder à ces savoirs ; on considère ci-après différents cas de figure.

Le premier concerne les analyses lexicographiques profanes (les « lexiques ») de termes très spécifiques à un certain militantisme. C'est le cas, par exemple, des lexiques de l'identité sexuelle : y sont présentés le sens de dénominations qui sont employées dans des milieux militants assez confidentiels. On peut donner l'exemple du Lexique du Spectre Asexuel²¹, qui présente les définitions de certaines identités sexuelles (*apothisexual*, *abrosexual* par exemple) dont il n'existe évidemment pas la trace dans le dictionnaire tant les dénominations sont récentes et spécifiques à une communauté donnée. Il est ainsi difficile de mettre à l'épreuve d'analyses

²¹ <http://kelove.fr/blog/147-asexualite-spectre-complementaire>

lexicographiques savantes ces lexèmes. C'est le cas également, quoique de manière moins marquée, dans les discours sur la signification du lexique de la transidentité, dont j'ai cité un exemple plus haut, fort peu documentées dans les textes académiques ; ou encore, des usages du mot *safe* dans les communautés militantes, dans un texte déjà évoqué plus haut. Ici, les textes militants peuvent donner des informations précieuses sur le sens d'un lexème ou encore sur les usages de certains mots. Plusieurs raisons peuvent permettre de justifier cette prise en compte. Tout d'abord, il faut faire bénéficier les scriptrices de ces textes d'une certaine expertise, que la linguiste ne possède pas toujours, dans leur champ de compétence, à savoir... le militantisme. La locutrice qui évoque les sens que prennent le mot *safe* dans le monde militant est ainsi bien plus alerte sur les usages du mot, sur les référents qui se voient qualifiés de *safe*, qu'elle observe tous les jours, que l'analyste qui ne fréquente pas ce genre de milieux.

Il me semble qu'une telle appréhension est possible si l'on se réfère à la théorie des points de vue (Harding 1986, 1991) selon laquelle les points de vue des femmes (mais plus largement des minorisées) constituent de bons points de départ pour la recherche, car ils évitent les biais d'une science qui se considère faussement objective et neutre, en produisant en fait du savoir depuis une position hégémonique (bourgeoise, blanche, masculine, etc.). Selon cette théorie, il ne s'agit pas de considérer toutes les expériences comme des savoirs, mais de partir des expériences et de leur donner bonne place dans l'analyse :

Rather, the most innovative feminist work had started off instead from women's particular culturally – specific, experiences, lives, or activities (or "labor") – and, for some, from the diverse emerging feminist discourses of their day. Such projects were not intended to end in ethnographies of women's worlds, though sometimes producing such accounts became a necessary preliminary step. (Harding 2004 : 29)

Les points de vue situés sont un bon point de départ pour l'analyse, en tant qu'ils offrent une connaissance sur des expériences, des pratiques, des modes de vie qui demeurent le plus souvent ignorées. C'est précisément en tant que point de départ qu'il faut analyser les savoirs militants, ce qui permet à la fois de les intégrer dans l'analyse, mais aussi de ne pas en rester là. Pour les exemples donnés plus haut, il semble alors qu'il faille envisager que ces discours nous renseignent sur le sens des lexèmes, et nous fournissent des connaissances qui ne sont pas accessibles par ailleurs – quand bien même on peut mener l'analyse à d'autres niveaux, comme je le montrerai dans la section suivante.

Par rapport à la validité à accorder à ces savoirs, il y a deux possibilités : la première est d'accepter qu'on ne peut pas trancher sur cette validité dans la mesure où la documentation que l'on a est pour l'instant insuffisante pour contraster les données ; la seconde est de soumettre les savoirs militants à l'analyse.

J'en donnerai un exemple. Dans mon travail de thèse (Marignier 2016), qui portait sur les discours sur les sexes atypiques²², j'ai trouvé plusieurs discours de

²² Les savoirs autour des discours et des dénominations des sexes atypiques sont extrêmement peu nombreux, particulièrement dans le monde francophone.

savoirs sur les conséquences de la pluralisation des dénominations relatives aux variations du développement du sexe, formulées par exemple de cette manière :

Cette division de l'intersexualité en d'innombrables conditions médicales a tellement fractionné la communauté des intersexué-e-s qu'il est désormais très difficile de trouver un consensus à opposer à ceux qui nous imposent leurs propres définitions.²³

Cette idée, très intéressante et provenant d'un locuteur concerné, en tant que militant intersexe, a guidé mes propres analyses. J'ai considéré que cela pouvait constituer une bonne hypothèse de travail que j'ai ensuite testée sur corpus. J'ai notamment étudié dans mon corpus les liens intertextuels qui étaient effectués entre les différentes communautés de personnes au sexe atypique (qui se dénomment donc par des catégories), et je n'en ai trouvé presque qu'aucun, ce qui constituait une vérification de l'hypothèse du locuteur sur le caractère fractionné de la communauté dite intersexe. Ma démarche a donc été la suivante : partir du savoir des locuteurs, et le démontrer à l'aide d'outils méthodologiquement et théoriquement articulés aux savoirs académiques. Cela permet de ne pas créer de frontières entre savoirs militants et savoirs académiques, et d'intégrer ces derniers dans l'analyse sans sacrifier aux exigences académiques disciplinaires. En considérant les savoirs militants comme « micro-analyses linguistiques » on peut intégrer ces hypothèses à l'analyse en expliquant en quoi elles guident la formulation d'hypothèses et le travail de recherche.

Tout cela me semble devoir également être pris en compte au regard du statut des locutrices qui rédigent ces savoirs. En effet, certaines militantes sont également impliquées dans des activités académiques. C'est le cas de Curtis Hinkle, auteur de l'analyse présentée plus haut sur le caractère fractionné de l'identité intersexe, qui est docteur en linguistique. C'est également le cas de Circé, auteure du texte « Ecrire inclusif #1 », et titulaire d'un Master en philosophie. Ces deux cas sont facilement identifiables, mais l'on peut considérer que beaucoup de textes militants sont écrits par des locutrices qui peuvent être par ailleurs engagées dans des études ou recherches académiques²⁴. Si ce n'est pas forcément à ce titre qu'elles rédigent les textes militants, il semble difficile de considérer que leurs compétences et savoirs académiques n'informent pas leurs pratiques discursives et savoirs militants. Si bien sûr les contextes de publication et les visées pragmatiques des textes sont différents, et que cela doit être pris en compte dans l'analyse discursive, cela plaide néanmoins pour des analyses académiques qui intègrent et discutent les savoirs militants.

3.2. Intégrer les savoirs militants sur le langage

Une autre question que l'on peut se poser en ce qui concerne l'appréhension de ces savoirs est leur caractère proprement métalangagier. En effet, si ces discours sont des discours sur la langue et ses usages, ils sont également des discours qui promeuvent et diffusent ces usages. On peut alors considérer que ces discours font les sens et les usages en même temps qu'ils les décrivent et théorisent.

²³ <https://www.genrespluriels.be/Suis-je-intersexue-e>

²⁴ De même, on peut également considérer que certains de ces textes sont des productions collectives et qu'en cela, ils agrègent possiblement des locutrices aux attaches académiques et non académiques.

J'en donne pour exemple tout le travail militant autour des insultes. La page Facebook des « mots non admis de Répondons ! »²⁵, citée plus haut, consiste en une liste de termes considérés comme insultants ou dégradants, en tout cas dans le cercle des militantes féministes. Comme je l'ai montré dans la section précédente, cette page constitue une ressource précieuse en ce qui concerne les usages en cours dans un certain milieu militant donné. Pour autant, il faut également considérer la dimension pratique de ces textes : ces textes prescriptifs tendent également à créer le pouvoir insultant qu'ils décrivent. C'est ainsi qu'il faut analyser l'extrait suivant :

Nous ne sommes pas tou-te-s né-e-s avec les mêmes facultés intellectuelles. Dire de quelqu'un-e qu'elle est bête, idiot, stupide ou quoique ce soit d'autres, c'est faire preuve donc de capacitisme.

Les mots *idiot*, *bête*, *stupide*, sont bannis de la page web en tant qu'ils sont considérés comme oppressifs, et appartiennent à une idéologie « capacitiste ». Par là, ces militantes disent qu'utiliser les mots précédents serait dénigrer les personnes avec un handicap mental. On peut très sérieusement s'interroger sur la validité de cette analyse, qui semble en décalage avec un très grand nombre d'usages. Pour autant, les mots mentionnés plus hauts tendent à être interdits sur de nombreuses autres pages²⁶ : ces dénominations s'y donnent à lire comme interdites, et comme ayant un sens insultant vis-à-vis des personnes en situation de handicap. Les personnes qui les emploient sont alors critiquées, et on peut observer effectivement la disparition des mots mentionnés chez certaines locutrices. Il est donc intéressant de noter qu'en même temps qu'un discours d'analyse de ces mots est produit, leurs usages (ou plutôt dans ce cas : leur non-usage) et leur sens se diffusent. Ces discours se présentent donc à la fois comme discours de savoirs sur certains usages et comme discours diffusant ces usages, comme métadiscours et comme discours.

Pour la chercheuse qui cherche à intégrer ces savoirs, cette dimension de la production d'usages ne doit pas être écartée : les discours de savoir militants font en même temps qu'ils décrivent, et ont en cela un double statut pour l'analyste. Ce double statut de certains discours de savoir est formulé par Achard sous la forme de la distinction, reprise à Nicole Loraux, entre *collègue* et *corpus* :

Cet article [...] utilisera fréquemment une distinction que nous élaborons à partir d'un texte de Nicole Loraux, « Thucydide n'est pas un collègue », la distinction entre collègue et corpus. Il ne s'agit pas d'une distinction ontologique, mais d'une attitude par rapport au statut des citations, et, plus largement, de l'interdiscours. L'article de N. Loraux soulignait que pour un historien de l'antiquité, les écrits de Thucydide pouvaient, en tant que source, soit être lus comme ceux d'un historien qui témoigne des événements, en « collègue », soit comme un écrit antique, qui nous renseigne moins sur les événements eux-mêmes que sur la façon dont on pensait le monde à Athènes. (Achard 1997 : 6)

²⁵ <https://www.facebook.com/notes/r%C3%A9pondons-/les-mots-non-admis-de-repondons-et-pourquoi-ils-ne-sont-pas-safe/1644378542473968>

²⁶ Par exemple : <https://chroniquesrandom.wordpress.com/2017/08/24/mots-oppressifs-liste-a-bannir-peu-importe-les-intentions/>

Si pour Achard il s'agit plutôt de se demander comment les collègues peuvent devenir corpus, on peut également faire utilement travailler cette distinction en ce qui concerne la question des savoirs militants. En tant qu'ils font et prescrivent les usages, ces discours sont corpus, et en tant qu'ils les décrivent, ils peuvent être discours de collègues. C'est ici la perspective de la chercheuse sur ces discours qui est en jeu, plus qu'une distinction ontologique. Concrètement, la question est alors de savoir quand ou comment aborder ces discours dans une perspective ou l'autre. On doit apporter une réponse nuancée à cette question qui dépend de plusieurs facteurs :

- le caractère prescriptif ou descriptif des discours

Ce sont les locutrices produisant les discours les plus descriptifs qui peuvent être considérés « en collègue ». Les discours les plus prescriptifs, s'ils peuvent fournir des informations sur les usages, me semblent devoir être tenus beaucoup plus à distance et éprouvés par l'analyse, et considérés en corpus. En cela,

- l'objet d'analyse du linguiste

Analyser ces discours en collègue ou corpus pose plus généralement la question de savoir ce que l'on veut faire des données et savoirs militants produits, et de quel point de vue analytique on les regarde. J'en donnerai un exemple. J'ai mené récemment une analyse sur la production de l'identité sexuelle en discours à travers la prolifération des catégories de la sexualité, dont j'ai donné quelques exemples plus haut²⁷. Je travaille en ce sens sur la conception de la langue et de l'identité qui sous-tend cette production catégorielle, à savoir une conception de la langue comme étiquetage du réel. Si les catégories du sexuel et les définitions qui en sont produites peuvent me renseigner au niveau lexicographique sur un certain nombre de lexèmes et leur sens tels qui circulent dans les milieux militants, ces discours ne me renseignent pas sur l'activité de catégorisation en contexte et sur ses implications pragmatiques, c'est-à-dire sur les dynamiques langagières de construction de l'identité sexuelle.

Ainsi les mêmes discours peuvent être analysés en collègue ou en corpus, selon la problématique de recherche et le niveau d'analyse qui est en jeu. Les discours précédents peuvent par exemple être analysés en collègue d'un point de vue lexicographique, en tant qu'ils fournissent des listes de mots organisées, comme c'est le cas de tous les « lexiques » que j'ai déjà évoqué plus haut, qui fournissent des listes de lexèmes et leurs définitions. En revanche, si l'on se penche d'un point de vue discursif et interactionnel sur la mise en discours de ces lexèmes et leurs effets pragmatiques, il faut revenir à une appréhension en tant que corpus. Ces discours, en tant que méta, peuvent donc être considérés à la fois dans ce qu'ils disent de la langue, et à la fois en tant que discours sur la langue, et étudiés en tant que tels

²⁷ On trouvera dans le lien suivant un exemple de cette prolifération catégorielle <http://lacolonieduweb.fr/2015/10/24/asexuality-awareness-week/>

comme métadiscours. C'est le niveau auquel on se place qui doit être explicité²⁸ : on pourrait envisager le phénomène inverse d'analyses pragmatiques fines qui pourraient être considérées « en collègue » quand l'analyse lexicographique devrait pour sa part être considérée comme corpus.

D'une manière plus technique (et en écho à l'interaction qui a été mentionnée en introduction et a suscité la réflexion proposée dans la présente contribution), la chercheuse peut également faire attention à la manière dont elle cite ces discours : on peut les citer classiquement en corpus (jeu de numérotations, de typographies) mais également ne pas s'interdire de les citer en collègues, en les intégrant à la bibliographie. Si la pratique me semble peu répandue, il me semble que, justifiée par la solidité des arguments présentés dans les discours profanes, cela peut permettre de rendre justice à la manière dont certains discours sont utilisés par les chercheuses, bien moins comme corpus que comme véritables analyses ou hypothèses de recherche.²⁹

4. Conclusion

J'ai présenté dans cet article différents savoirs militants sur le langage, savoirs qui sont plus ou moins exacts, valides et documentés. L'enjeu de la prise en compte de ces savoirs passe par la mise en évidence de cette diversité, sans considération *a priori* que ces savoirs ne sont pas dignes d'intérêt si ce n'est en corpus ; de la même manière, il n'est pas question de ne pas confronter ces savoirs aux travaux académiques sur le langage. Cette démarche de prise en compte constitue alors une richesse pour les savoirs académiques, notamment parce qu'elle peut permettre également de réévaluer certains savoirs, fondements ou automatismes de la discipline (Paveau 2008). Dans un mouvement retour, j'aimerais également défendre l'idée qu'il faut en tant que chercheuse accepter d'être discutée par les savoirs militants, et parfois de manière critique. Cette discussion mutuelle, en fin de compte, peut permettre de construire de meilleurs savoirs, quels qu'ils soient, militants comme académiques. Ce n'est alors pas simplement la question du statut de ces discours de savoir qui est en jeu, mais également la production des savoirs académiques, dans une perspective où la chercheuse, son activité et ses engagements ne sont pas vus comme hors du monde social. À partir du moment où les frontières entre savoirs militants et académiques deviennent poreuses, la chercheuse se trouve elle-même (presque nécessairement) à être interpellée par ces militantes, et à devoir se situer vis-à-vis de ces discours. Travailler sur et avec les discours de savoirs militants, surtout qualitativement, c'est adopter une posture vis-à-vis de ces discours

²⁸ Ainsi il faudrait presque faire une analyse autonymique de ces discours : selon qu'on les regarde comme des mises en discours de savoirs sur la langue (c'est-à-dire comme signes) ou comme des savoirs sur la langue (c'est-à-dire comme ce à quoi ces discours réfèrent).

²⁹ Cela concerne aussi les corpus constitués par des militantes féministes qui agrègent des textes et des documents sur leurs sites, ce qui peut fournir, par ce travail de curation, des corpus pour l'analyse. Je pense par exemple au tumblr « les mots tuent » où la rédactrice en chef agrège des articles de presse sur la question des violences conjugales selon un questionnement lexico-discursif féministe :

<https://lesmotstuent.tumblr.com/pourquoi>

et ces savoirs – qui ne sont bien sûr pas exempts de réexamen critique (Haraway 2007[1988]). En cela, accepter que les savoirs académiques produits s’inscrivent dans des relations avec les savoirs militants permet de construire une objectivité forte, au sens de Harding (1995) : il s’agit à la fois de rendre compte de sa perspective, mais aussi des perspectives qui l’ont nourrie.

ABBOU Julie, 2011, *L’antisexisme linguistique dans les brochures libertaires: pratiques d’écriture et métadiscours*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université de Provence, Aix-Marseille.

—, 2017, « Cultures politiques du discours : féminisme, anarchisme et rhétorique », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 18.

ACHARD Pierre, 1997, « L’engagement de l’analyste à l’épreuve d’un événement », *Langage & société*, vol. 79, n° 1, p. 5-38.

ACHARD-BAYLE Guy & PAVEAU Marie-Anne, 2008, « La linguistique « hors du temple » », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n° 139-140, p. 3-16.

BLANDIN Claire, 2017, « Le web : de nouvelles pratiques militantes dans l’histoire du féminisme ? », *Réseaux*, n° 201, p. 9-17.

BOURCIER Marie-Hélène, 2011, *Queer zones 3. Identités, cultures et politiques*, Paris, Éd. Amsterdam.

BROQUA Christophe, 2009, « L’ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant », *Genèses*, n° 75, n° 2, p. 109-124.

BUTLER Judith, 2009, *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, Éd. Amsterdam.

CULIOLI Antoine, 1990, *Pour une linguistique de l’énonciation. Tome 1, Opérations et représentations*, Gap, Ophrys.

DE LAURETIS Teresa, 1991, « Queer theory: Lesbian and gay sexualities », *differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 3, n° 2, p. iii-xviii.

FASSIN Didier et BENZA Alban éd., 2008, *Les politiques de l’enquête: épreuves ethnographiques*, Paris, France, la Découverte, 2008.

FOUCAULT Michel, 1969, *L’archéologie du savoir*, Paris, France, Gallimard.

GERARDIN-LAVERGE Mona, 2018, « « C’est en slogant qu’on devient féministe » Hétérogénéité du genre et performativité insurrectionnelle », *Semen*, n° 44, p. 81-112.

HARAWAY Donna, 2007[1988], « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, L. Allard, D. Gardey et N. Magnan éd., Paris, Exils, p. 107-135.

HARDING Sandra, 1986, *The science question in feminism*, Ithaca, Cornell University Press.

—, 1991, *Whose science? Whose knowledge?: thinking from women’s lives*, Ithaca, Cornell University Press.

—, 1995, « “Strong objectivity”: A response to the new objectivity question », *Synthese*, vol. 104, n° 3, p. 331–349.

—, 2004, « A socially relevant philosophy of science? Resources from standpoint theory’s controversiality », *Hypatia*, vol. 19, n° 1, p. 25–47.

LORENZI Marie-Émilie, 2017, « « Queer », « transpédégouine », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l’activisme féministe queer », *GLAD! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n° 2.

MARIGNIER Noémie, 2016, *Les matérialités discursives du sexe : La construction et la déstabilisation des évidences du genre dans les discours sur les sexes atypiques*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité, Villetaneuse.

—, 2017, « Les « énonciations de privilèges » dans le militantisme féministe en ligne :

description et critique », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 18.

PAVEAU Marie-Anne, 2008, « Les non-linguistes font-ils de la linguistique? », *Pratiques*, n° 139-140, p. 93–110.

—, 2017a, *L'analyse du discours numérique: dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris, Hermann.

—, 2017b, « Féminismes 2.0. Usages technodiscursifs de la génération connectée », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 18.